

Fréquence modernité

François Barre

Tout mouvement architectural met en cause un rapport au temps et à l'espace et définit un ordre de l'enracinement territorial et de la permanence historique. Nous sommes aujourd'hui dans une ère du passage et de l'impermanence. La crise que nous vivons n'est pas l'entr'acte aberrant qui témoigne d'une dysfonction du système et nécessite de recoller à la réalité et à ses permanences. Le réel a changé. Il n'y a plus d'identités fermées et de territoires clos. Apprendre de l'autre, mesurer ce qui nous en sépare et inscrire dans ce vide la dynamique d'une relation est aujourd'hui plus important que de dresser la topographie d'un monde fini et d'inventorier ses objets. Le vide est aussi important que le plein. Notre projet, c'est l'impermanence même, la crise si l'on veut. La dynamique de la relation (de la communication) nous modifie en même temps qu'elle nous informe. Rien n'est plus figé, mais agit sans cesse par interaction et feed-back. Les synthèses ne sont possibles que provisoires, définissant à chaque fois le champ d'une recherche nouvelle et l'émergence d'une interrogation.

Le monument de Tatlin à la Tōisième Internationale est sans doute la création architecturale la plus significative de notre temps. Elle exprime une tension entre deux moments, une dynamique du projet et de l'inachevé. Cette société de l'entre qui doute de ses fondations mais ne craint pas le déséquilibre ne peut affirmer une finalité, mais ne sait y renoncer ou s'en désintéresser.

Il y a modernité aujourd'hui dans la recherche d'une démocratie directe, dans l'élaboration communautaire de pratiques sociales et culturelles induisant des espaces nouveaux, des lieux d'interactions et de confrontations. Dans cette recherche commune, l'architecte jouera son rôle de médiateur sans perdre sa part de créateur. C'est notamment par son entremise, par son ouverture sur tous les modes d'expression de l'époque, sur les expérimentations du langage, de l'image, du son; sur la transcription des conflits et des luttes; sur l'investigation de l'iconographie commerciale autant que des innovations technologiques qu'apparaîtront un visible social perceptible dans les espaces du quotidien, dans leur usage, leur complexité, leurs ajouts, leur redondance et leur ornementation.

Les modernités de l'architecture d'aujourd'hui empruntent des voies multiples pour ressaisir l'esprit du temps et le principe de réalité. Mais nul ne saura plus embrasser une unité utopique, culturellement révolue et à jamais inconcevable. Il faut se réjouir de ces éclatements en modernités contiguës. Ces modernités ne sont pas ailleurs que sur les lieux mêmes de la production et de la vie, dans les logements, les usines, les bureaux, les rues, le long des autoroutes, autour des supermarchés, davantage que dans les écoles, les chapelles, les musées, les académies, les manifestes et bien sûr les expositions d'architecture. Il y entre Site et Moss, Kroll et Van Klinger, Hertzberger et Venturini, Foster et Lassus et beaucoup d'anonymes, un sens du réel qui tient parfaitement en déséquilibre entre culture et architecture sans conclure ni proposer un nouveau modèle de ville. Il faut quitter le vieux débat des modernes et des modernes et observer la ville qui se distend et se décentralise en elle-même. C'est dans ces paysages et pratiques périphériques, qu'architecture et culture se retrouveront ou se perdront.



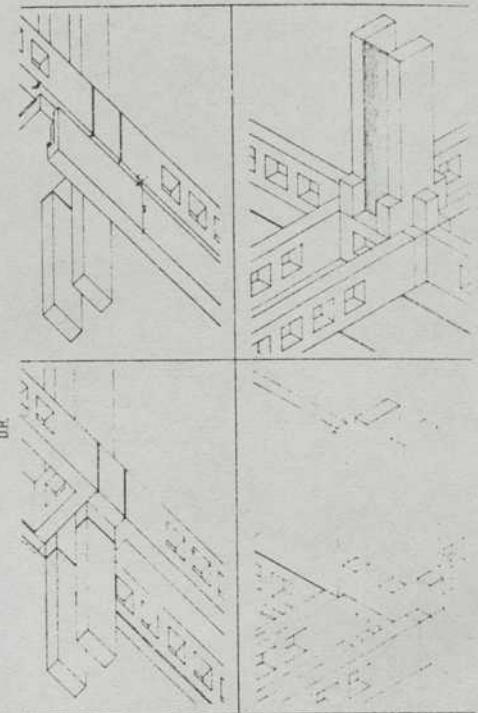
H. Cirianni - logements sociaux Mérignac-la-Vallée

Une pièce à conviction au dossier de l'accusation

Jean Nouvel

La modernité c'est risquer l'invention, c'est utiliser tout le potentiel du temps présent, connecter les informations, créer un effet de synergie entre les données les plus récentes ou les plus éloignées, c'est faire de l'imagination un outil à façonner le réel. La modernité : c'est l'ennemi de l'académisme. Etre moderne c'est avoir le sens de l'histoire, savoir que « le moment présent d'autrefois n'est plus le moment présent d'aujourd'hui » (Donner). Etre moderne enfin c'est remettre en question notre volonté de vente, refuser les évidences. Nous allons donc successivement aborder les rapports de la modernité et de l'histoire, l'utilisation des données du présent et le questionnement sur les vérités. La question de la modernité est liée à celle de l'histoire. De ce point de vue, les thèses de Manfredo Tafuri développées dans *Théories et Histoire de l'architecture* sont de nature à nous éclairer. Il faudrait dit-il « nous habituer à considérer l'histoire comme une perpétuelle contestation du présent » puis il précise : « l'histoire, comme magasin de mémoire à revitaliser et l'histoire comme source de mots autobiographiques est inquiétante », affirmation qu'il met en parallèle avec celle de Vittorio Gregotti : « l'histoire est une sorte de couloir à travers lequel il faut passer pour accéder mais qui ne nous enseigne rien sur la manière de marcher. » On peut deviner qu'à travers ces propos, c'est le procès de l'historicisme qui est ouvert.

Dans ce procès, la manifestation de la Biennale de Paris sur la modernité se veut être une pièce à conviction à verser au dossier de l'accusation. Ce n'est certes pas un hasard si un tel thème arrive après celui des expositions consacrées à la présence du passé et au courant post-moderniste (au sens jenckien du terme). Si « toute œuvre nouvelle doit représenter un choix entre ce qui est vivant et ce qui est mort » (Rosenberg), notre choix est fait. Aux expositions nécrophiles succéderont deux manifestations basées sur l'invention d'aujourd'hui, aux recettes toutes faites, pillées sur les étagères poussiéreuses du passé feront place des dosages inédits, inachevés, en pleine évolution; aux gravures enluminées, aux originaux sous verre succéderont des photos de chantiers et des tirages de plans d'exécution. Le présent, le vivant voilà l'important.



La clé des champs

Patrice Goulet

Non, tout n'a pas été dit, les temps changent et aucune règle n'est immuable, les routes ne sont pas barrées et rien ne nous oblige à suivre des chemins balisés. Si notre époque a certes d'énormes défauts et si elle s'est révélée capable des pires barbaries, elle ne nous offre pas moins d'extraordinaires moyens.

Si l'architecture est devenue si souvent une « fatalité », c'est parce que la plupart des architectes se sont appuyés sur des idéologies qui, par définition, s'efforcent d'arrêter le temps.

D'un côté, « l'idéologie a et a souvent eu, dans son application rigoureuse ou extrême, une propension à encourager la simplification ou le fanatisme ». De l'autre, les architectes ont trop longtemps persisté « à ne pas se préoccuper du fouillis qui est la véritable richesse de notre situation actuelle, car il est trop difficile à contrôler... »

A chacun ses vérités et ses définitions : la modernité, je l'ai surtout prise pour la clé des champs, capable d'ouvrir les portes à double battants pour laisser entrer l'air du large dans cette atmosphère un peu confite ou s'affrontent aujourd'hui très gentiment les anti, les néo et les post. Leurs querelles sont de famille. D'ailleurs leurs réalisations le montrent bien, elles ont d'étranges parentés et tendent à se rassembler, les orthodoxes s'adonnent à la figuration, ils décorent leurs citadelles, bientôt ils succomberont au symbolisme, les autres se révèlent avant garde en tartinant leurs parpaings, les purs reconstruisent des îlots, bientôt ils leur ajouteront des toitures puis les recouvriront de pierres, les impurs nettoient, pacifient et homogénéisent la ville. Espérons que le mélange sera plus digeste que les ingrédients. Le problème, c'est que tout se passe ailleurs déjà depuis fort longtemps, par exemple chez Site, Kroll ou Foster.